



La collection de poche des éditions Zulma

La vérité sur la lumière

« Lorsque j'ai décidé de devenir écrivain, dit Auður Ava Ólafsdóttir, je me suis posé cette question toute simple : ai-je quelque chose à dire ? Dans mes romans, j'ai choisi de donner une voix à ceux qui n'en ont pas. Un texte innocent, ça n'existe pas. »

Depuis l'immense succès de *Rosa candida*, Auður Ava Ólafsdóttir ne cesse de nous enchainer. Ses romans sont un vrai bain de jouvence littéraire, ils ressemblent à la vie.

« La lumière qui émane du livre d'Auður Ava Ólafsdóttir scintille, à la fois touchante et légère. »

Le Monde diplomatique



Du même auteur chez Zulma

ROSA CANDIDA

L'EMBEILLIE

L'EXCEPTION

LE ROUGE VIF DE LA RHUBARBE

ÖR

MISS ISLANDE

Prix Médicis étranger

ÉDEN

AUÐUR AVA ÓLAFSDÓTTIR

LA VÉRITÉ
SUR LA LUMIÈRE

*Roman traduit de l'islandais
par Éric Boury*

ÉDITIONS ZULMA
Paris • Veules-les-Roses

La couverture de *La vérité sur la lumière*
a été créée par David Pearson.

Titre original :
Dýralíf
Ólafsdóttir, Auður Ava

© Auður Ava Ólafsdóttir, 2020.
© Zulma, 2021, pour la traduction française ;
2025, pour la présente édition.

Ce livre a été traduit avec le soutien de :



ICELANDIC LITERATURE CENTER

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma,
n'hésitez pas à consulter notre site.

www.zulma.fr



À ceux qui s'en sont allés
À ceux qui sont ici en ce moment
À ceux qui viendront

De tous les mots le plus beau

Appelés en 2013 à élire le plus beau mot de leur langue, les Islandais ont choisi un substantif de neuf lettres désignant une profession médicale : ljósmóðir, sage-femme. Dans son argumentaire, le jury souligne qu'il unit deux mots magnifiques : móðir qui signifie mère et ljós, lumière. Mère de la lumière. Il existe en islandais bien des synonymes : yfirsetukona ou gardienne, náverukona ou présence, jóðmóðir ou accoucheuse, léttakona ou ventrière, nærkona ou assistante, ljósa ou clarté. En danois, on dit jordemor, en norvégien jordmor, en suédois barnmorska, en finnois kätilö, en anglais midwife, en allemand Hebamme, en néerlandais verloskundige, en polonais położna, en français sage-femme, en italien ostetrica, en espagnol comadrona, en portugais parteira, en estonien ämmaemand, en letton vecmāte, en lituanien akušerė, en russe акушерка, en yiddish אַקושערקע, en irlandais cnáimhseach, en gallois bydwraig, en arabe قابلة, en hébreu מייילדת, en catalan llevadora, en hongrois szülésznő, en albanais mami, en basque emagina, en croate primalja, en tchèque porodní asistentka, en chinois 助产士, en roumain moașă et en grec μαία.

Le sens de ces termes n'est pas toujours clair, mais le plus souvent, il renvoie à une femme qui en aide une autre à mettre son enfant au monde. Dans la plupart des cas, l'étymologie indique qu'il s'agit d'une femme d'âge mûr qui pourrait être la grand-mère maternelle de l'enfant.

I.

Mère de la lumière



II.

Zoologie pour débutants

I.

Mère de la lumière

Je ne sais qui m'a mis au monde, ni ce que c'est que le monde, ni que moi-même ; je suis dans une ignorance terrible de toutes choses ; je ne sais ce que c'est que mon corps, que mes sens, que mon âme et cette partie même de moi qui pense ce que je dis, qui fait réflexion sur tout et sur elle-même, et ne se connaît non plus que le reste.

BLAISE PASCAL

J'accueille l'enfant à sa naissance,
je le soulève de terre
et le présente au monde

L'homme doit d'abord naître pour pouvoir mourir.

Il est bientôt midi, la nuit polaire se dissipe enfin. La boule de feu pointe à l'horizon, une maigre bande de lumière s'infiltre entre les rideaux de la salle d'accouchement, à peine plus large qu'un peigne de poche, et éclaire la femme en travail, allongée sur le lit. Elle lève un bras, le tend pour attraper la clarté, puis sa main ouverte retombe. Un kiwi coupé en deux, comme tranché par la lame acérée d'un couteau, est tatoué sur la peau tendue de son ventre, le pigment s'est craquelé et les lettres formant la phrase inscrite sous le dessin se sont elles aussi distendues, À t o i p o u r l ' é t e r n i t é. Lorsque l'enfant paraît, le kiwi duveteux se recroqueville sur lui-même.

J'enfile mon masque et ma blouse.

Nous y voilà.

L'expérience la plus périlleuse dans la vie d'un être humain.

La naissance.

La tête apparaît et, quelques instants plus tard, je tiens dans mes mains le petit corps gluant et couvert de sang.

C'est un garçon.

Il ne sait qui il est, ni qui l'a mis au monde, ni ce qu'est ce monde.

Son père doit poser son téléphone pour couper le cordon, il sectionne d'une main tremblante le lien entre l'enfant et sa mère.

Elle tourne la tête et le regarde.

— Est-ce qu'il respire ?

— Oui, il respire.

Désormais, il respirera vingt-trois mille fois par jour, me dis-je.

Je place la petite masse de chair hurlante sur la balance. L'enfant bat des bras, il n'y a plus de murs, plus de frontières, plus rien qui délimite le monde, cet immense inconnu, espace infini, territoire inexploré. Le nourrisson est en chute libre, puis il se calme, son visage est ridé, défiguré par l'anxiété.

Le thermomètre sur le rebord extérieur de la fenêtre affiche moins quatre degrés et l'animal le plus vulnérable de la Terre repose sur la balance, nu et démun, il n'a ni plumes ni fourrure pour se protéger, ni carapace, ni poils, rien qu'un fin duvet sur le sommet de la tête, un duvet que la clarté bleue du néon traverse.

Il ouvre les yeux pour la première fois.

Et voit la lumière.

Il ignore qu'il vient de naître.

Je lui dis, bienvenue, mon petit.

Je lui essuie la tête, je l'enveloppe dans une serviette puis je le donne à son père qui porte un T-shirt avec l'inscription *Le meilleur papa du monde*.

Bouleversé, l'homme pleure. C'est terminé. La mère épuisée sanglote aussi.

Le père se penche avec son bébé dans les bras et l'allonge prudemment sur le lit à côté de la femme. L'enfant tourne la tête vers la mère, il la regarde, les yeux encore emplis des ténèbres venues des profon-

deurs de la Terre.

Il ne sait pas encore qu'elle est sa mère.

Elle le regarde et lui caresse la joue d'un doigt. Il ouvre la bouche. Il ignore pourquoi il est ici plutôt qu'ailleurs.

— Il a du roux dans les cheveux comme maman, remarque la parturiente.

C'est leur troisième fils.

— Ils sont tous nés en décembre, commente le père.

J'accueille l'enfant à sa naissance, je le soulève de terre et le présente au monde. Je suis la mère de la lumière. De tous les mots de notre langue, je suis le plus beau – *ljósmodir*.

Trois minutes

Après avoir pratiqué deux points de suture, je laisse les parents un moment seuls avec l'enfant. Entre deux accouchements, il m'arrive de sortir sur le petit balcon qui donne sur le boulevard, quand le vent ne souffle pas trop fort pour ouvrir la porte au fond du couloir. La maternité dispose de neuf chambres. En général, j'accueille un enfant par jour. Il arrive cependant qu'il en naisse trois. Aux périodes les plus chargées, en pleine saison, les mères accouchent à la cafétéria, dans la salle commune, ou même dans l'ascenseur qui dessert l'aile de la maternité. Un jour, j'ai dû courir jusqu'au parking pour y accueillir l'enfant d'un jeune couple terrifié sur le siège passager d'une vieille Volvo. Quand j'ai passé ma journée les mains plongées dans le sang et la chair, c'est un bonheur de pouvoir contempler la voûte céleste.

J'inspire profondément pour emplir mes poumons d'air froid.

— Elle est sortie prendre l'air, disent mes collègues.

Nous avons eu ces dernières semaines une météo très instable.

Aux premiers jours du mois, le thermomètre affichait des températures à deux chiffres, la nature s'éveillait et les arbres commençaient à verdier. Le 4 décembre, la station météo la plus au nord du pays a enregistré dix-neuf degrés, puis l'air a subitement fraîchi, nous avons perdu vingt degrés en vingt-quatre heures et la neige est tombée en grande quantité. Les chasse-neige avaient du mal à éliminer les congères, le ciel était plein de flocons, les branches des arbres ployaient, les voitures disparaissaient sous un épais manteau blanc et on avait de la neige jusqu'aux genoux en sortant les poubelles. Puis est arrivée une pluie diluvienne et verglaçante, des barrages de glace ont fait sortir de leur lit les rivières, qui ont inondé les routes et les champs, ne laissant que boue et cailloux dans leur sillage. Il y a quelques jours, le journal télévisé a fait état de vingt chevaux piégés par les inondations dans la province du Suðurland. On voyait des fermes, telles des îles, au milieu des eaux, un paysan disait être allé en barque chercher les chevaux qui avaient dû regagner la terre ferme à la nage. On supposait qu'on retrouverait d'autres animaux après la décrue.

— Il n'y a plus rien de normal, disait le paysan au journaliste venu l'interroger.

Ma sœur, météorologue, est du même avis.

— Espérons que tout rentrera bientôt dans l'ordre, ajoutait-il.

Rue Ljósvallagata, ces pluies diluviennes ont fait

déborder les égouts et ont inondé plusieurs caves. Quand je suis descendue vérifier la mienne, j'ai retrouvé un arbre de Noël artificiel et un carton rempli de décorations qui appartenaient à ma grand-tante. Je les ai remontés au troisième étage. Cette semaine, il s'est mis à geler à pierre fendre, tout le pays s'est transformé en véritable patinoire, et j'ai accouché deux femmes qui avaient un bras dans le plâtre après avoir glissé sur le verglas. La seule chose qui ait été permanente ce mois-ci, c'est le vent. Et la nuit. Il fait noir quand je pars au travail, il fait noir quand je rentre chez moi.

À mon retour, je trouve le père du nouveau-né devant la machine à café. Il me fait signe qu'il veut me parler. Sa femme et lui sont tous deux ingénieurs en génie électrique et, comme dit une de mes collègues, il est de plus en plus fréquent que les deux membres d'un couple exercent la même profession : deux vétérinaires, deux journalistes sportifs, deux pasteurs, deux agents de police, deux coaches, deux écrivains. Tandis que l'ingénieur choisit sa boisson, il m'explique que l'accouchement était prévu le 12, c'est-à-dire l'anniversaire de son grand-père paternel, il ajoute que l'enfant s'est fait attendre une semaine.

Il avale une gorgée de son gobelet en carton, les yeux baissés sur la moquette, j'ai l'impression qu'il a quelque chose sur le cœur. Lorsqu'il a fini son café, il m'interroge sur la manière dont on détermine l'heure de la naissance.

— On prend en compte le moment de l'expulsion.

— Et pas celui où on coupe le cordon ? Ni celui où le bébé se met à pleurer ?

— Non, dis-je en me faisant la réflexion que tous les nouveau-nés ne pleurent pas. Ni ne respirent.

— Eh bien, en fait, je me demandais s'il était possible d'inscrire sur le certificat de naissance qu'il est né à 12 h 12 plutôt qu'à 12 h 09. Ce ne sont que trois minutes.

Je le toise.

Ils sont arrivés à la maternité cette nuit et il n'a pas beaucoup dormi.

— Ça compenserait le fait qu'il n'est pas né le 12 du 12^e mois, conclut-il en écrasant son gobelet.

Je réfléchis.

Cet homme me demande de déclarer que son enfant n'a pas vécu les trois premières minutes de sa vie.

— Je serais très heureux qu'on puisse le faire, insiste-t-il.

— Je pourrais avoir mal vu l'heure, dis-je.

Il balance son gobelet dans la poubelle et nous retournons ensemble vers la chambre où nous attendent la maman et le nouveau-né.

Il s'arrête à la porte.

— Je sais que Gerður voulait une fille même si elle n'en a rien laissé paraître. Les femmes ont envie d'avoir des filles.

Après une brève hésitation, il me raconte qu'ils ont lu un article expliquant comment s'y prendre pour choisir le sexe de son enfant, hélas, ils l'ont découvert trop tard.

— Ce qui doit arriver arrive, ajoute-t-il en me tendant la main et en me remerciant pour mon aide. Si on y réfléchit, conclut le père décidément fêru de statistiques, vingt millions de gens ont la même date d'anniversaire que mon fils.